

De l'onomastique à l'hypostase dans *Un Piège sans fin* d'Olympe BHELY-QUENUM

Résumé :

Le personnage d'Ahouna comme celui de la plupart des autres personnages du roman *Un piège sans fin* d'Olympe Bhêly-Quénou rappelle étrangement des personnages bibliques dans leurs agissements et dans leurs noms auxquels l'attribution de termes du terroir semble enlever cette . Or l'auteur, étant de ressemblance béninois et par surcroît de l'ethnie fon, a joué sur les consonances de sa langue avec la religion islamique pour créer ses personnages prétendument d'origine septentrionale. Curieux mélanges de noms et de langues qui ont fini par donner une image pittoresque et originale, l'ouvrage de l'auteur béninois a ouvert une panoplie d'interprétations qui montre le génie créatif de ce géant littéraire. En usant de la numérologie, en faisant intervenir des propos et des actes purement religieux notamment chrétiens, l'auteur a tendance à substituer Ahouna à Jésus-Christ au point où on se pose la question de savoir s'il n'a pas connu d'autres versions de la Passion christique. Et c'est cette approche que nous avons essayé de montrer à travers cet article qui présente le caractère indissociable des natures humaine et divine d'Ahouna.

Introduction :

Les œuvres du patriarche Olympe Bhêly-Quénou- à qui nous exprimons toutes nos condoléances suite au décès de son épouse en juillet 2023- n'ont pas encore fini de livrer leurs secrets –et y parviendront-elles réellement ?-, malgré les multiples travaux de recherche, de mémoire ou de thèses qui leur sont consacrés ! Des thématiques allant de la purement littéraire à celles philosophique, sociologique, religieuse et linguistique ne sont pas encore parvenues à cerner tous les contours de ces œuvres profondément ancrées dans les terroir et sociologie béninois mais aussi ouvertes sur le monde pour participer pleinement à cette « civilisation de l'universel » si chère à Léopold Sédar Senghor. Et c'est pour lever un coin de voile sur la dimension anthropologique mais aussi et surtout religieuse du premier ouvrage de cet auteur -autrefois au programme en première des lycées et collèges du Bénin mais retiré au grand dam des professeurs de lettres du secondaire- que nous avons bien voulu mener cette réflexion. Intitulé « **De l'onomastique à l'hypostase dans *Un Piège sans fin*** », cet article littéraire se veut une autre approche de l'œuvre dont les noces de diamant ont été célébrées en 2020 afin de rendre une fois encore un hommage à l'écrivain pour la densité et la profondeur de ses inspirations. Le développement de ce thème se penchera sur la clarification conceptuelle des termes composant l'intitulé. Cette clarification va entraîner les implications de chacun des concepts et aboutir à la nature même du personnage d'Ahouna dans cet ouvrage.

I- L'onomastique ou les marques de l'endogénéité

A- Définition

L'onomastique se définit comme l'étude des noms et pas n'importe lesquels, mais les noms propres. Dans l'univers du roman *Un piège sans fin*, les noms des personnages et des lieux foisonnent. Si le personnage principal est du nord du Bénin et que son nom et ceux de son entourage immédiat dérivent apparemment de cet espace distinct du milieu originel de l'auteur Olympe Bhêly-Quenum, il y a lieu de reconnaître le jeu de mot auquel ce dernier s'est livré dans la nomination de ses personnages. Il a joué sur les similitudes consonantiques et vocaliques des langues des deux milieux pour donner l'illusion du septentrion béninois. Et c'est là le vrai mérite de cet auteur qui a su combiner adroitement les différents éléments de divers horizons pour créer un univers particulier mais très suggestif.

B-Implications socio- culturelles

1- Des noms effrayants et dangereux

a- La toponymie

La recherche de l'illusion réaliste conduit les artistes écrivains à circonscrire leurs ouvrages dans des espaces connus, réels ou imaginaires même si ces imaginaires sont sous-tendus par des réels emmaillottés qui leur servent de cadres d'action. L'analyse du cadre géographique dans le roman *Un piège sans fin* offre une panoplie d'espaces aussi étranges les uns que les autres.

Si le pays-le Dahomey d'alors et Bénin d'aujourd'hui- et certaines localités comme Cotonou, Abomey, village itcha – qui renvoie à une sous-variante de l'ethnie nago de la région de Bantè- vaguement nommé sont connus et facilement repérables sur le cadastre, il n'en est pas de même pour certaines autres localités soit de provenance, soit de passage ou d'atterrissage du personnage Ahouna. Locuteur de fongbé, Olympe Bhêly-Quenum en a fait un très grand usage dans son roman. Comme la plupart des langues africaines, le fongbé est une langue à ton. Il suffit que l'accent soit déplacé d'une syllabe sur une autre pour voir changer le sens du mot ou carrément le voir tomber dans le non-sens.

Le lieu de naissance d'Ahouna est effrayant : Kiniba, localité prétendue du nord-Dahomey, à cause de sa consonance fon, doit interpellé le lecteur imbu de cette langue. Composé de deux morphèmes, Kini signifie « lion » en abrégé comme dans « Kinigbé » le nom de cet artiste battu par Bossou dans un duel musical et « ba » c'est-à-dire « chicote », Kiniba désigne littéralement la chicote du lion. On peut imaginer la dureté et la résistance d'une telle chicotte du roi des animaux. Le dernier morphème qui termine « kinibaya », le nom de la montagne- « ya »- de la localité signifie « souffrance, peine, douleur ». Ainsi la montagne Kinibaya désigne le calvaire né de la chicote léonine. Une autre prononciation donnerait « le lion cherche la souffrance », ce qui est un non-sens.

Dans son errance le personnage Ahouna est parvenu à un endroit appelé « Zounmin ». Si ce nom est attribuable à plusieurs localités dans le centre et le sud du pays, son analyse sémantique offre aussi la même idée d'horreur et de dégoût. Egalement constitué de deux morphèmes, Zounmin n'offre guère une idée de salubrité ni de sécurité. « Zoun », forêt est synonyme de jungle où la loi du plus fort règne en maîtresse et « min » qui signifie « à l'intérieur » montre toute la misère de l'individu qui s'y hasarde. Qui parle de forêt parle également d'obscurité –naturelle ou cognitive- qui conduit l'individu à l'errance. Mais puisque l'individu est tenu de demeurer dans un milieu naguère hostile qu'il essaie de mettre en valeur pour son confort, jeté dans ce milieu contre son gré et sans son accord conscient, il devient un prisonnier au vrai sens du mot. Et en cela, Gammè prend toute sa signification.

Une autre localité, « Gammè », est un endroit que ne souhaite aucun être digne du nom. Gammè signifie tout simplement « prison ». La première syllabe « Gan » qui signifie « le fer » ou dureté justifie les conditions drastiques de vie dans cet espace. Synonyme des « Carrières » ou « bagnes », Gammè est un espace déshumanisant qui appelle à s'interroger sur la finalité de la vie. Espace carcéral, civil ou militaire, Gammè est un lieu de privation de liberté, de mouvement, d'actions et de bien d'autres commodités nécessaires à l'homme. Le caractère métaphorique de ce nom qui, loin de désigner un endroit, embrasse l'univers entier, s'observe dans la diversité des nationalités de ceux qui le peuplent : « Boullin luttait contre un pan de granit en fredonnant *la Madelon* ; Foublard murmurait une chanson populaire ; Roubet leur en voulait de chanter, mais ne disait rien et se contentait de suer. Un Mina bourdonnait le chant des travailleurs de force ; un Nago fredonnait un air lugubre ; un Martiniquais évoquait son île lointaine.... Un Fon, à voix basse, entonna une chanson funèbre...¹ » Il convient alors de se poser la question de savoir qui est bagnard ou prisonnier ou qui ne l'est pas et la réponse à cette question fait entrevoir la portée philosophique de ce roman. En effet, chacun est prisonnier dans la vie à sa manière, « énorme piège tendu par Allah » aux humains, dispositif dangereux qui allie cyniquement appât alléchant et capture ou mort. Cette perception antithétique de la vie est très patente dans ce chapitre contrairement à la présentation pseudo édénique du chapitre un de ce roman.

b- Les noms des personnages

Autant que les localités, les noms des personnages analysés à la lumière de la langue fon sont traumatisants. Contrairement aux noms des localités auxquels l'auteur n'a daigné affecter presque aucune signification, certains noms de personnages sont expliqués par l'auteur lui-même. Affognon signifie « bon pas, bon début dans la vie » ; Kinhou signifie « à cause de la haine ». Ne voulant pas s'adonner à l'exégèse des noms fon puisque tel n'est pas son objectif, Olympe Bhêly-Quénium nous laisse entrevoir l'importance de s'adonner à cet exercice dans l'approche du roman. Dans la plupart des cas, il a joué sur les ressemblances syllabiques entre des noms supposés être du nord et ceux du fongbé.

¹ Olympe Bhêly-Quénium, *Un piège sans fin*, pp 228-229 : Boullin, Roubet et Foublard sont des Européens présents dans cette prison de Gammè comme les autres venus de tous les horizons.

Ainsi Bakari est la déformation probable de « bakpali » qui signifie les traces ou boursoufflures laissées par la chicote. Dans ce nom aussi, se trouve « akpa » qui signifie plaie qui finit par se cicatriser en laissant une marque sur la peau. Avant de parler de Bakari, faisons un détour sur Ahouna. A la page 158, ce personnage invite son hôte à une observation sur son corps : « *Regardez mon front, mon flanc et ma cuisse que voici ; vous voyez bien ces petites cicatrices semblables à des traces de clous qui auraient été enfoncés dans mon corps ?* » Front, flanc ! Ce sont des parties sur lesquelles Jésus-Christ a reçu des stigmates de sa Passion avec la couronne d'épines et la lance du soldat qui le gardait pendant sa crucifixion, instant pendant lequel ses mains et ses pieds étaient fixés au bois par des « clous ». L'indication de ces parties ne serait pas un hasard ; c'est sa ressemblance avec l'oint de Dieu qui se profile. Mieux, Bakari est le père du personnage Ahouna qui est la ressemblance de Jésus-Christ en presque tout point de vue. On peut se demander pourquoi l'auteur n'a pas préféré les noms Yessoufou ou Issifou qui sont les équivalents arabes de Joseph, ou Daouda l'équivalent arabe de son ancêtre David. Et cela se justifie bien, lui qui a subi les pires atrocités de la part du Commandant de cercle blanc et du sauvage garde Tiba. Et qui est soumis aux sévices corporels est supposé avoir commis un impair même si c'est sur recommandation : « Ibaya » qui signifie « va chercher la souffrance ». On peut bien s'interroger sur les raisons de cette fréquence de « ba » et de « ya » dans ces noms, si elle ne cache pas une intention de la part de cet auteur. Bakpali, c'est aussi la marque du souvenir, l'évanescent qui demeure après tout à travers la succession inexorable des générations : « Moi aussi j'aurais bien voulu pouvoir acquérir cette imperturbable assurance, mais je n'avais pas treize ans lorsque le mal, dans toute sa puissance, régenta notre maison et nos biens, me mordit en peine chair en apposant son sceau, non pas *sur*, mais *dans* mon cœur et dans mes entrailles ».²

En dehors de l'image de la chicote, du fouet et de leur corollaire la boursoufflure, les empreintes ou cicatrices observées dans ces noms, l'image de la rage ou de la colère est également omniprésente à travers des noms des personnages. Le top est donné par Adanfô qui veut dire sur pied de colère ou de guerre. Si l'individu lui-même ne manifeste aucun signe de colère, il n'en est pas de même des fils de dame Kinhou et de leur oncle Houngbé, rancuniers et vindicatifs, dont les stratagèmes ont abouti à l'évasion d'Ahouna du l'enclos carcéral. Ensuite vient Mariama. Le dernier phonème « ma » désigne la rage en fongbé. Si l'on sait que le son « r » n'est pas très observé en fongbé qui lui substitue le son « l », la véritable prononciation de ce nom serait maliama-o : « ne t'approche pas de la rage » ou de l'enragé. A voir les manigances, les réactions de cette sœur de Camara qui ont conduit à la déchéance de son frère et à rendre déshérité ce dernier, il ressort que le nom lui colle à merveille, vu sa rage à perdre son unique frère. Enfin « kinigbé », le rugissement du lion est symptomatique de la terreur de ce félin dans les brousses africaines alors que Dandou c'est-à-dire les crocs du serpent ainsi que Bossou la magie en chef sont tout aussi mortels.

² *Un piège sans fin*, page 31, soulignés par l'auteur.

De la rage à la chicote, on ne peut que s'attendre à des casses, des destructions ou du désordre. Alors le chaos s'installe avec le nom Fanikata ! « Fa ou fifa » égale paix, sérénité, quiétude, « ni » est une particule qui évoque le souhait et « kata » signifie « destruction », éparpillement, bris, anéantissement. Mais qu'est ce qui peut causer cette rage et ce chaos ? La réponse se trouve dans l'inimitié, la jalousie, les rancœurs et autres sentiments morbides repérés dans le nom Kinhou que l'auteur lui-même a déjà défini comme « à cause de la haine » dont la conséquence est la vente : Assani. Oui, tu le lui as vendu, tel signifie ce nom. Evidemment, bien des personnages du roman ont été vendus, pas nécessairement avec de l'espèce sonnante et trébuchante, mais de multiples autres manières. Camara a été victime de la coalition de sa mère et de sa sœur qui ont amené son père à prononcer cette terrible décision : priver son fils d'héritage ; Houraïn'da et Bakari s'apitoient sur leur sort suite au mépris et à la minimisation dont ils font l'objet de la part du Commandant de cercle, du fait de la délation ou de la décision personnelle du commandant de ruiner toute bourgeoisie naissante dans le pays. Faudrait-il encore rappeler qu'Ahouna a été vendu aux fils de dame Kinhou par leur oncle après l'avoir trompé. En fongbé, la délation, le mensonge et autres médisances sont appelés souvent « vente d'individus » et des personnages d'*Un piège sans fin* n'y ont pas échappé. Selon une autre prononciation « assani » peut signifier « tu l'as oint », tu l'as enduit, tu l'as poudré ou pommadé. Et l'onction confère une charge généralement religieuse ou spirituelle à celui qui la reçoit.

En somme, le personnage Ahouna est une image christique qui irradie les autres personnages auxquels il prête certains de ses attributs.

2- L'influence du christianisme

Les noms de localités et de personnages que nous venons d'étudier ne s'expliquent que par eux-mêmes, avec pour seule et unique référence la langue fon. Olympe Bhêly-Quenum d'ethnie fon, a lui-même tenté l'explication de quelques noms comme Affôgnon et Kinhou comme pour suggérer la nécessité de recourir à cette langue dans l'approche de son ouvrage. Cela témoigne de la maîtrise de son terroir et de sa langue ; et le fait de placer son personnage dans les confins septentrionaux du pays ne vise qu'à lui donner l'idée de fusion et de l'osmose entre le nord et le sud unis pour le même destin car il n'y a pas que Ahouna qui soit fondu dans le sud, mais Bossou aussi est fondu dans le nord, lui qui parle couramment nago, dendi, bariba et bien d'autres langues du nord. Mais au-delà de la maîtrise de sa culture endogène, que lui apporte son éducation occidentale mais surtout religieuse qui fait dire à bien des critiques qu'il est le « produit de deux cultures » ?

Au dire de l'auteur, son père étant catholique lui a donné une éducation chrétienne ; ce qui est observable à travers la plupart de ses ouvrages. Dans ce roman *Un Piège sans fin*, bien des questions trottent à l'esprit du lecteur un peu versé dans la lecture de la Sainte Bible dans la partie Nouveau Testament. Dans sa propre présentation à Houénou, Ahouna n'a pas manqué de mentionner son âge : 33 ans ! Ce qui correspond exactement à l'âge de Jésus au moment de sa Passion. Du dixième chapitre jusqu'à la fin de l'ouvrage, Ahouna a mené une vie digne des quatorze stations du chemin de la croix, à quelques exceptions près. En dehors de sa

crucifixion et de sa promenade dans tout Gammè, toutes les autres étapes de sa vie carcérale témoignent à des degrés divers de la terrible passion christique: arrestation et condamnation d'un innocent, sa souffrance et son humiliation par la foule qui l'a suivi jusqu'à un premier Golgotha qui est la prison de Gammè avant le second qui n'est que l'échafaud, l'intrusion du révérend père Dandou qui n'est en fait que l'image de Simon de Cyrène venu à la rescousse d'un malheureux ployant sous le poids du rejet après avoir connu des moments de gloire.

A la différence de Jésus-Christ, Ahouna après son chemin de la croix et sa crucifixion n'est pas mort immédiatement. Peut-être peut-on y voir la vie de Jésus après sa résurrection. Son emprisonnement est certainement son « premier décès » sans nul doute. Le fait de se comparer à un fantôme, de prendre conscience de sa métamorphose presque complète illustre que le premier Ahouna a disparu après son chemin de croix soldé par l'incarcération. Mais à la résurrection, Jésus a eu le temps de mener un moment sur la terre- cinquante jours au cours desquels il était resté avec ses apôtres et disciples- avant de s'élever dans le ciel –ascension ». Pendant combien de temps Ahouna était-il resté dans la prison de Gammè avant de s'évader avec Hounbé ? Sans donner de précision sur la durée de séjour carcéral de cet homme singulier, l'auteur montre Ahouna qui va être hissé haut comme Lui pour subir le calvaire du bûcher ardent qui va rendre son corps plus éthéré.

Autre différence est ce prétendu écart vis-à-vis de Dieu que l'auteur ne manque pas de mentionner : « Oui, mais Ahouna ne croyait pas en Dieu »³ que l'on peut rapprocher de « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné » ! Est-ce sa dernière parole sur la croix qui justifie cette phrase ? Qui se pose la question de savoir si l'auteur n'a pas connu d'autres versions de la vie de Jésus-Christ qu'il a essayé de mettre en lumière n'aurait pas tort tant les points de ressemblance sont importants. On peut avec raison se demander si Ahouna n'est pas un autre Jésus dont la vie, toujours controversée, peine à fédérer les positions et assouplir les passions. C'est certainement les preuves de la création artistique de Bhêly-Quénom qui a su nouer l'existant avec l'inédit.

II- L'hypostase dans *Un Piège sans fin*

A- Définition et étude du personnage d'Ahouna

1- Définition de l'hypostase

Selon le dictionnaire Larousse illustré 2016, l'hypostase se définit comme « chacune des trois personnes de la Trinité en tant que distincte des deux autres et consubstantielle avec elle ». L'hypostase est donc un mot religieux et spécifiquement chrétien. L'hypostase renvoie également à l'association de deux natures divine et humaine dans le Christ : Jésus vrai Dieu et vrai homme, inextricablement liés l'un à l'autre. Mystère que ne comprennent pas la plupart des hommes, et à juste raison pour un être entiché du cartésianisme. Mais pourquoi parler de

³ *Un piège sans fin*, page 170.

l'hypostase dans cet univers romanesque de Bhêly-Quénum ? Pour pouvoir répondre à cette préoccupation, allons à la découverte des personnages principaux Ahouna et Anatou à travers l'analyse de leurs noms.

2- Ahouna : signification et vie

Le nom Ahouna comporte en son sein la lettre « H ». Cette lettre peut être muette ou aspirée selon le cas, ce qui confère à ce nom beaucoup de prononciations selon l'aire culturelle de chaque lecteur. Mais pour le Fon, comment se prononce ce nom ? Muette, cette lettre dans le nom ne lui confère aucun sens a priori. Le phénomène atmosphérique « pluie » n'est pas un humain auquel on peut adresser une interrogation ; a-ou-nan (approximativement ciel, s'assombris-tu pour donner la pluie ?) ne serait qu'un non-sens. Alors il faut recourir à son aspect aspiré, avec une petite insistance dans la gorge. Selon la prononciation, le nom peut avoir un aspect interrogatif (a-hou-na ? : l'as-tu tué ?) ou un aspect déclaratif sur fond de certitude (Tu le lui as sacrifié) ! Que ce soit l'aspect interrogatif ou celui déclaratif, l'image de meurtre, d'assassinat transparait visiblement et on peut s'interroger sur le meurtrier et sur la victime dans cet ouvrage.

Ahouna est à la fois le sacrificateur et le sacrifice dans ce roman *Un Piège sans fin*. Qui parle de sacrificateur et de sacrifice plonge d'emblée dans l'univers de la spiritualité où des animaux se substituent à des hommes pour porter leurs malheurs afin de leur sauver la vie dans bien des cas. L'individu transfère sur la bête tout ce qui peut lui arriver de mauvais. Ce transfert peut s'opérer physiquement au cours d'une cérémonie officinée par un prêtre ou tout autre spiritualiste- dans ce cas, un victime animal est souvent offert à une divinité- comme il peut s'opérer dans la stricte spiritualité, dans un total mystère surtout dans le contexte chrétien où Jésus-Christ, après s'être offert visiblement une fois pour toutes en sacrifice, dispense ses fidèles de tout autre sacrifice animal. Ahouna est donc le *goël* c'est-à-dire celui sur qui sont déversés tous les péchés et qui accepte d'en supporter toutes les charges.

Anatou, sans aucune cérémonie expiatoire a transféré la mort qui lui revient sur Dame Kinhou dont les cris et la voix rappellent étrangement les siens. Alors qu'il veut coute- que- coute sauver sa femme de la mort, Ahouna a fini par sacrifier dame Kinhou. En cela Ahouna est un sacrificateur qui a épargné sa femme de la mort violente par la substitution de dame Kinhou. Et là, l'expression fon « Koudiô » vaut tout son pesant d'or. Sans recourir à un devin ou marabout, Anatou naturellement dotée de l'onction divine a pu échapper à la mort qui lui revient de droit. Dans ce jeu mystérieux et mystique, l'être humain ordinaire ignore tout le sens des événements qui se produisent devant ses yeux. Tout s'organise devant lui, s'applique à lui ou aux gens de son entourage et il ne devient qu'un spectateur. Il faut un degré élevé de conscience pour établir des correspondances entre les éléments apparemment disparates. Et la citation de Baudelaire mise en épigraphe est assez illustrative de ce mystère pour l'individu lambda : « *Dans certains états de l'âme presque surnaturels, la profondeur de la vie se révèle tout entière dans le spectacle, si ordinaire qu'il soit, qu'on a sous les yeux.* »⁴

⁴ Baudelaire cité par Quénum au début du roman *Un piège sans fin*

Ahouna est lui-même sacrifice :

Il est la victime de « mâ », la fureur, la rage ouverte contre sa personne, tant par la foule curieuse que par Houngbé et ses neveux décidés à en finir avec lui. Houngbé signifie littéralement « à l'appel du sang », « le langage de la divinité sang, qui est l'essence même de la vie » ou « au son du sang ». En milieu fon comme dans tous les milieux d'ailleurs, le sang ne signifie pas seulement le liquide rouge qui tient en vie. Il signifie également le frère, celui avec qui on partage des relations de fraternité, de proximité ou de consanguinité. En milieu fon, un proverbe stipule : « quand le sang du frère est versé, l'ami ne peut plus être cher » ou « l'ami ne vaut plus lorsque le sang du frère est versé ». Voilà la raison qui pousse Houngbé à se constituer prisonnier pour venir jouer le rôle de traître ou de Judas Iscariote auprès d'Ahouna. En le sacrifiant sur l'autel de la vengeance, les fils et frère de dame Kinhou deviennent des sacrificateurs d'un agneau immolé en la personne d'Ahouna. « Houn » désigne également esprit car l'on dit aussi « vodoun houn ». Ahouna devient ainsi « assani », l'oint mais aussi celui qui est livré aux malfaiteurs. En cela Houngbé n'est pas loin de Judas Iscariote.

Ahouna est « bakari » ou « bakpali », le flagellé qui garde les stigmates de la chicote, la cicatrice. « *Non, je ne mens pas, et pourquoi d'ailleurs ? Je n'ai **jamais menti** de ma vie d'homme, quoi qu'en puisse penser Anatou. Regardez mon front, mon flanc et ma cuisse que voici ; vous voyez ces petites cicatrices semblables à des traces de clous qui auraient été enfoncés dans mon corps ?* »⁵ Le mensonge est le premier péché contre Dieu. Or Ahouna ne l'a jamais commis d'où sa pureté et ce n'est pas le 59, numéro de sa cellule que démentiraient les numérologues.

Il est « fanikata », le désordre, la fin de la paix à la suite de sa fuite du domicile conjugal et de sa mort mais aussi le démantèlement de la « confrérie de monstres »⁶ ; il a apporté de troubles dans le monde, créé la peur parmi les humains pour avoir bousculé leurs anciennes habitudes : la fuite d'Affôgnon et ses nombreuses répercussions en sont des illustrations.

Il est « kinhou », l'individu détesté dans son propre foyer à l'instar du personnage Camara le mari de Séitou, par les hommes et rejeté par pure haine. Et Houngbé, le voleur improvisé est le traître qui va livrer Ahouna à ses neveux sacrificateurs, ce qui révèle la nature d'offrande que revêt Ahouna. Il est enfin la cible du « fusil » - tou- pointé sur sa personne par ce qui lui procure le plaisir et qui lui a donné même naissance. : le vagin ou sexe féminin qualifié par Denise Paulme de « la mère dévorante », car Anatou signifie littéralement « le fusil du vagin ».

En clair Ahouna est au cœur d'une interaction gravitationnelle dont il est le seul noyau qui impulse les actes et les pensées des autres personnages qu'on peut qualifier de protons. Cette interaction va au-delà des simples humains et imprègne ses chiens avec lesquels il entre en fusion, peut-on dire : « ...*Je m'avançai davantage vers eux sans qu'aucun d'eux s'éloignât ;*

⁵ O.B. Quénium, op.cit., p159

⁶ O.B. Quénium, *Un piège sans fin*, p. 284

*je les touchais, les caressais tour à tour ; ils se laissaient faire, mais je percevais des tremblements de frayeur dans leurs yeux et dans leurs poils doux. Cette constatation me serra le cœur, mais je me dis que tout ce que je lisais dans les yeux et sentais dans le pelage de mes amis n'était peut-être que mes propres sentiments. »*⁷ En cela, Ahouna ressemble à Jésus dans son omnipotence, dans son omniscience et son omniprésence, qui impulse les pensées et les actes de ceux qui l'entourent, qui les coordonne pour en faire une unité.

B-Missions d'Ahouna

La prédestination, quoi qu'on dise, est très présente dans ce roman du patriarche Quenum. Au cours des débats sur la raison de la mise à mort de ce personnage, beaucoup de littéraires la trouvent injuste de la part de l'écrivain qui aurait pu sauver d'une autre manière cet innocent parfait. La mise à contribution d'un avocat comme l'avait suggéré l'hôte d'Ahouna, le sociologue Houénou, aurait pu jouer en faveur du personnage. Mais une telle proposition est tournée en dérision par l'assassin de Kinhou, un individu omniscient qui a une pleine conscience de son avenir. Lisons à la page 164 : « *Voilà. Tout est fini. Vous savez maintenant qui j'étais, d'où je suis venu, comment je suis devenu un assassin, et les raisons de mon acte. Vous aviez recueilli un homme qui avait l'air d'un mendiant et vous lui avez donné à manger ; il vous en remercie infiniment. Mais à quoi me sert-il d'avoir bâfré comme je l'ai fait ? Je me croyais mort, et maintenant, je me sens mourir lentement. C'est chez vous que la véritable tragédie commence. **L'avenir me donnera raison***⁸. Vous avez dit qu'on essaierait de me sauver, que vous prendriez un avocat pour moi. Un avocat ? Je n'en ai cure ! **Tout était bouclé depuis vingt ans**,⁹ et je n'attendais plus que la débâcle ! » termina-t-il en sanglotant comme un enfant ».

A travers ce passage, la véritable figure du personnage se dégage de manière éclatante. Ahouna est comparable à un esprit supérieur qui commande aux autres qui s'exécutent pour la réalisation de son dessein à lui. Il magnétise tous ceux qui l'environnent à travers leurs noms, leurs propos, leurs actes et même les milieux sont impactés par sa présence. La localité « Baobab » d'où est originaire Anatou est une région septentrionale. C'est pour éviter de lui donner une consonance fon que l'auteur lui aurait substitué cette appellation française. Tout compte fait, le baobab dans les milieux tropicaux est un grand arbre tant au plan morphologique que spirituel. Ahouna, dans cet environnement romanesque, illustre bien sa nature hypostatique, vu qu'il est véritablement humain et véritablement divin.

C- Relations entre Ahouna et Anatou sur le plan spirituel.

On peut s'interroger sur le sens profond de cette « pomme » à la base de la chute de l'homme selon la Bible. Les relations entre Ahouna et Anatou ne sont pas sans rappeler celle entretenue par Adam, Eve et le serpent.

⁷ O.B.Quenum op.cit. pp151-152

⁸ Un piège sans fin, page 164, souligné par nous

⁹ Idem .164

Adam, être naïf, a besoin d'une compagne qu'il n'a même pas exprimée devant Dieu puisqu'il n'a pas vu sa ressemblance parmi la kyrielle de créatures que Dieu lui a présentées. Curieusement le Créateur lui en a fabriqué une qu'il a admirée et dont il est très content. Mieux Adam n'a pas assisté à la fabrication de sa femme pour faire des suggestions à Dieu. Sur ce point, Ahouna ressemble à Adam du fait qu'il n'a fait aucun effort apparent car c'est sa passion artistique qui a attiré Anatou. En acceptant les oranges offertes par la jeune fille, il agit comme Adam lorsqu'il mangea la pomme qu'Eve lui donna sur le conseil du serpent dans le jardin d'Eden pour le rendre lucide et savant. Ces rapprochements traduisent la symbolique de la situation de l'être en rapport avec le divin.

D'un autre côté, le même lieu de la rencontre des amoureux, la montagne Kinibaya, centre pittoresque qui offre tous les plaisirs sensuels -le spectacle nocturne avec les lucioles est digne d'une image édénique - est le même où la descente aux enfers a commencé pour l'homme et même pour la femme. Et cette descente aux enfers est entre autres les accusations de sa femme Anatou, les coïncidences fâcheuses entre Anatou et la fille ensorcelée par la musique de son mari, le drame psychologique encaissé et vécu par le couple pendant des mois, la fuite nocturne du mari du foyer conjugal pour éviter de commettre un crime sur sa femme, la commission de ce crime après des périples douloureux, la crucifixion d'Ahouna, promené dans tout Ganmè avant de subir les tortures psychologiques par la visualisation des atrocités des Carrières et la vie des bagnards. En voyant naître leur amour l'un pour l'autre, Kinibaya reste le même endroit qui précipita la chute de ce même amour par l'intrusion d'une jeune fille longtemps vue en rêve et surprise à deux reprises dans cette prairie par Anatou qui n'a pas hésité à appuyer sur la gâchette de son fusil spirituel. Fusil au sens dénoté comme au connoté évoque le feu, un feu brûlant et dévorant mais aussi purificateur. L'élévation du personnage Ahouna sur pilori avant d'être brûlé témoigne de son esprit supérieur, de sa ressemblance avec le Christ Jésus, l'agneau pur ou purifié immolé. Or, « *Dans la science initiatique, le feu est considéré comme le moyen le plus puissant pour entrer en communication avec le monde spirituel, car il représente une frontière entre le plan physique et le plan éthérique* »¹⁰. La passion ne se vit pas sans épreuve. C'est la preuve du caractère indissociable des éléments de la nature dont l'être humain n'est qu'un simple spectateur ou le jouet.

Conclusion.

Depuis plus de soixante ans, les critiques et autres travaux sur le roman *Un piège sans fin* peinent à tarir du fait de la profondeur mais aussi de la complexité du message. Une lecture superficielle ou monographique s'attachera à en révéler les caractères érotique, romantique, sociologique, historique, pathétique ou tragique de l'écriture. Olympe Bhély-Quénou, à défaut de déclarer son personnage « le rédempteur de l'Univers » n'a pas fait moins une

¹⁰ Omraam Mikhaël Aïvanhov, cité sur Facebook ; poursuivre la lecture dans notre newsletter :
<https://www.prosveta.ch/les-4-éléments-le-feu>.

profession de foi. Mais ce roman n'a pas encore livré son dernier secret, sa véritable signification et le titrage métaphorique en ajoute à son énigme. Chacun, compte tenu de sa culture, y puisera le matériau nécessaire à la construction de sa perception, du sens. C'est d'ailleurs l'une des caractéristiques ou des exigences de la littérature et de sa critique, c'est-à-dire la lecture plurielle. Nous n'avons pas échappé à cette logique qui nous a permis d'ouvrir une autre piste de réflexion que chacun peut exploiter à sa guise. Ce n'est qu'une piste et non la piste.

5366 mots

HOMMAGE DU PROFESSEUR ANTONIN AMANGBE KANLINSOU AU PATRIARCHE ÉCRIVAIN OLYMPE BHELY-QUENUM À L'OCCASION DE SES 100ANS DE VIE

Olympe Bhêly Quénoum, le deuxième écrivain béninois que j'ai connu après Jean Pliya est le plus dense des écrivains en matière de la production littéraire et artistique. Certes, au cours des dictées auxquelles on nous soumettait au primaire et au premier cycle de l'enseignement secondaire, le nom Olympe Bhêly Quénoum nous était rendu familier par l'appellation des noms des auteurs dont les extraits nous étaient soumis. Les différents tomes des Pages africaines, revues littéraires alors en vogue à l'époque, présentaient à la fin des approches biographiques et bibliographiques de ces auteurs qui nous émerveillaient et suscitaient en nous une envie précoce de faire comme eux et de devenir écrivains. Nos origines paysannes et les réalités champêtres et sociales de nos contrées évoquées dans les textes donnaient un envol supplémentaire à nous attacher à ces extraits des ouvrages littéraires.

En évoluant dans les études, nous nous sommes rendus compte que ces extraits dont nous nous gavions et que nous nous efforcions de mémoriser les mots et les moindres accords grammaticaux représentaient des parties infinitésimales de l'œuvre complète. Des questions naïves mais aussi empreintes de curiosité commençaient dès lors à émerger dans nos têtes d'adolescents et de jeunes.

Olympe Bhêly Quénoum cesse d'être celui des extraits pour celui des ouvrages. Les dits et les non-dits des ouvrages commencent par être passés au peigne fin. Et les travaux des étudiants et des critiques littéraires nous donnent d'autres dimensions jusque-là insoupçonnées des contenus. Et c'est ainsi que nous avons commencé par comprendre la densité et la profondeur des messages de cet écrivain béninois dont nous allons célébrer le centenaire en ce mois de septembre 2026. Pourra-t-on un jour épuiser cette mine que représentent les ouvrages de Olympe Bhêly Quénoum ? À chaque jour, une nouvelle approche de la bibliographie de ce natif de la ville de Ouidah.

Vive le patriarche Quénoum !

Vive ses idées et ses nombreux ouvrages !

Longue vie à celui que célèbrent des générations et des générations d'écoliers, d'élèves, d'étudiants et d'hommes et de femmes de culture !

Antonin AMANGBE KANLINSOU, professeur des lettres.